

ÉDUQUER CONTRE LE RACISME
ET L'ANTISÉMITISME

Question vive

Racisme et antisémitisme ?

CANOPÉ

Il est de coutume, notamment dans les discours publics, de distinguer antisémitisme et racisme quand il s'agit de lutter contre ces phénomènes. Cette distinction alimente parfois le sentiment que les discours de haine font l'objet de traitements différents par les pouvoirs publics et les médias, selon que leurs victimes sont juives ou non. En outre, « antisémitisme » et « racisme antijuif » apparaissent souvent comme des synonymes, ce qui achève de relativiser la valeur de la distinction. Cet article a pour finalité de présenter les arguments qui expliquent cette distinction et d'en expliciter les enjeux.

L'ANTISÉMITISME, UNE HAINE ANCESTRALE

L'inscription de l'antisémitisme dans la longue durée est l'une de ses particularités. C'est en effet une haine ancestrale dont on relève les premières traces dans l'Antiquité (en Égypte ptolémaïque, puis sous la Rome impériale), avant que le judaïsme ne s'inscrive dans une relation conflictuelle avec les autres monothéismes, le christianisme, puis l'islam. Le christianisme, qui s'est séparé du judaïsme au cours du 1^{er} siècle de notre ère, a enseigné pendant des siècles le mépris du peuple juif. Cette hostilité, véhiculée par l'antijudaïsme dans les églises, le catéchisme, la culture et l'art religieux, constitue un ressort puissant car elle a été localisée au cœur de la foi, des pratiques et des croyances de la société chrétienne.

Cette haine fut d'abord religieuse. Elle fut renouvelée à l'époque contemporaine par la protestation contre la sécularisation, l'anticapitalisme et surtout la montée du nationalisme et le développement d'une vision de l'humanité divisée en « races » antagonistes. Nourris par des siècles de méfiance et d'animosité, ponctués de violences symboliques et meurtrières, les préjugés antijuifs de la fin du 19^e siècle essentialisent les Juifs, perçus à travers le prisme d'une différence menaçante.

La réaction antijuive s'est manifestée là où s'est établie la diaspora, au fil du temps. Elle s'est traduite par des mesures d'exclusion sociale, de distinction physique (telles que le port de la rouelle imposé par le concile de Latran en 1215), des pogroms... Des métiers ont été interdits aux Juifs. D'autres, que les chrétiens ne pouvaient exercer pour des raisons religieuses, car liés à l'argent (d'où la figure de « l'usurier juif »), leur ont été de fait réservés : ils ont nourri des fantasmes autour de leur moralité, de leur richesse et de leur influence.



Illustration de Fabrice Erre
© Éditions Dargaud.

UNE FORTE MYTHISATION

L'une des particularités de l'antisémitisme est précisément la vigueur des fantasmes, déconnectés des réalités, situant les Juifs dans un champ occulte et maléfisant : ces derniers se voient accusés de haïr les non-Juifs, de pratiquer des crimes rituels, de se livrer à des complots, d'user de leur influence... Il faut noter la force et la permanence de ces représentations qui ont traversé les époques et se sont diffusées à grande échelle en se réactualisant, comme, *Les Protocoles des Sages de Sion*, faux grossier élaboré par les services secrets du Tsar de Russie en 1905 et qui continue à être publié jusqu'aujourd'hui. Elles ne sont pas justifiées par des éléments somatiques ou culturels, mais diffusent des visions délirantes et souvent irrationnelles : peuple déicide, obsessions complotistes... Elles ont été à la source d'une production littéraire d'une prolixité et d'une intensité exceptionnelles et d'un génocide provoquant la mort, administrée de façon industrielle, de près de 6 millions d'individus dont 1,5 million d'enfants.

Il faut aussi noter que l'irrationalité se loge dans des accusations contradictoires : les Juifs incarnent tout à la fois le capitalisme et la puissance financière d'un côté, la révolution sociale et l'anticapitalisme de l'autre ; ils sont à la fois le conservatisme et la modernité, le nationalisme et l'internationalisme... Toutes ces représentations antagonistes ne trouvent leur unité fantasmagorique que dans l'idée d'un complot des Juifs pour s'assurer la domination universelle. Elles ont été portées à un degré de virulence tel qu'il a nourri persécutions et pogroms tout au long de l'histoire jusqu'à permettre aux nazis d'envisager l'élimination complète de la « race juive » et même à haïr les Juifs au-delà de leur mort (cf. le négationnisme).

La naissance de l'État d'Israël (1948) et du conflit israélo-palestinien ouvrent un champ conflictuel qui offre au mythe antisémite une possibilité de rebond.

Cette mythisation, qui ne semble pas connaître de limites, distingue l'antisémitisme du principe de hiérarchisation qui préside au racisme dans ses versions biologique ou culturelle. Le philosophe Pierre-André Taguieff a pu noter la prépondérance d'une « vision d'une lutte à mort entre "le Juif" comme puissance diabolique et "l'Aryen" comme puissance positive » (*La Judéophobie des Modernes*, Odile Jacob, 2008). Ainsi les Juifs ne sont-ils pas seulement infériorisés mais « démonisés », au Moyen Âge comme au XXI^e siècle, ce qui a pu faire dire aux idéologues nazis qu'ils étaient moins une race qu'une « antirace » ou une « contre-race ».

ENNEMI INVISIBLE ET PROJECTIONS

Pour ses adversaires, le Juif est considéré comme un ennemi intérieur, qui avance masqué, qu'il faut repérer et marquer. Parce qu'il ne fait pas partie d'une « minorité visible », en dépit des caricatures traditionnelles qui lui sont attachées, il fait l'objet de traques destinées à établir sa présence dans les sphères influentes. Cet impératif est considéré comme d'autant plus salutaire qu'une solidarité juive, doublée d'un « racisme juif », serait à l'œuvre et gangrènerait la société. Dans la logique complotiste, la dangerosité du Juif se vérifie même – et surtout – quand elle demeure insaisissable.

L'émancipation juridique et politique des Juifs pendant la Révolution française (1791) a créé des liens forts et durables entre le judaïsme français et la République, en dépit des épisodes violents et meurtriers qui ont émaillé par la suite son histoire. Cette proximité à la République ne doit toutefois pas masquer la diversité du monde juif, de ses sensibilités et de ses aspirations politiques. Les attaques dont les Juifs sont victimes ciblent à la fois des mythes, comme celui de la richesse, et des symboles, comme celui d'une « minorité modèle » dont l'intégration aurait réussi. Cette dernière représentation pousse les uns à les définir comme une avant-garde de la République, quand les autres croient voir en eux les « enfants chéris » de la République.

Les actes terroristes récents qui ont ciblé les Juifs en France ont donné lieu à des hommages de la Nation, mais aussi à de nouvelles flambées de haine et à une multitude de commentaires à caractère complotiste : ces manifestations tendaient, pour partie, à démontrer la responsabilité des Juifs

eux-mêmes dans ces actes meurtriers et à accuser la République de céder à un prétendu philosémitisme d'État, lorsque ce dernier prenait des mesures pour protéger les lieux communautaires. Ces réactions illustrent à leur tour la spirale apparemment sans fin de la haine antisémite.

UNE DISSOCIATION HISTORIQUE

Historiquement, les premières organisations antiracistes ont d'abord combattu l'antisémitisme. Ce fut le cas de la Ligue des droits de l'Homme et de la Ligue internationale contre l'antisémitisme (Lica). Assez rapidement, elles ont élargi leur champ d'action à la diversité des racismes tout en maintenant, dans un premier temps, la distinction entre « racisme » et « antisémitisme ». La Lica devient la Licra en 1979, mais affirme vouloir défendre toutes les victimes du racisme depuis les années 1930. Quant au Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix (Mrap), il a choisi de devenir le « Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples » en 1977, affichant par là sa volonté de ne pas donner le sentiment de traiter différemment les diverses haines raciales.

Les discours institutionnels ont généralement intégré la différenciation entre « racisme » et « antisémitisme », tout en engageant des politiques publiques destinées à combattre toutes les formes de racisme. Le maintien de cette distinction dans la communication politique indique la volonté de conserver ces nuances dans l'approche des phénomènes. Il va de soi que cela ne signifie pas que l'antisémitisme ait un statut qui le placerait au-dessus des autres formes de haine. La distinction opérée n'implique aucune hiérarchisation : il ne saurait être question de concurrence entre les victimes. L'agression d'un individu équivaut, au regard de la morale et de la loi, à celle de tout autre individu, quelles que soient ses origines.

UN ENJEU ARGUMENTAIRE FORT

La conjugaison de ces différents éléments, l'obsession complotiste et l'image d'un peuple doté de qualités singulières mises au service de funestes desseins font la spécificité de l'antisémitisme. Il n'en demeure pas moins qu'il partage certaines caractéristiques de tous les racismes. Il n'est pas difficile non plus d'identifier dans les différentes formes de racismes, des aspects que l'on rencontre dans l'antisémitisme : irrationalité, fantasmes, ennemis de l'intérieur, invisibilité de la menace, métamorphoses et longévité de la haine... D'ailleurs il a, de tout temps, été qualifié de « racisme antijuif » par les acteurs de la lutte antiraciste, associatifs et institutionnels.

Distinguer racisme et antisémitisme comporte donc le risque d'être perçu comme une volonté de relativiser et de minimiser les autres formes de haine raciale. La distinction peut ainsi avoir des conséquences contre-productives lorsque le contexte où elle est effectuée ne la justifie pas : elle risque de contribuer à brouiller l'intelligibilité des faits et nourrir le mythe d'un « deux poids deux mesures ». Il est nécessaire que la démarche pédagogique s'imprègne de cet enjeu de clarification qui n'a d'autre finalité que d'établir les véritables caractéristiques de ces phénomènes pour mieux les comprendre et les combattre. Il ne s'agit pas de les hiérarchiser.

À RETENIR :

- L'antisémitisme a les caractères du racisme et l'on a pu parler de « racisme antijuif » : on y retrouve l'usage des stéréotypes et la volonté d'exclusion.
- Sa singularité réside dans le fantasme, présent depuis le XIX^e siècle, d'une puissance occulte aspirant à la domination mondiale.
- Cette singularité ne doit pas conduire à faire de la distinction courante en racisme et antisémitisme, une hiérarchisation.